

Et maintenant il allait la revoir, sa Marceline tant rêvée pendant trois ans de silence, car à qui en aurait-il parlé ? A ces jeunes fats, ses compagnons d'études, dont l'âme systématiquement frivole n'imaginait rien au-delà d'un caprice ?—A sa mère ?.... Mais la bonne veuve était une simple paysanne d'un sens bien droit et juste, qui avait fait le bonheur de son mari tranquillement et sans passion ; et l'amour se réduisait pour elle à un acte de mariage formulé par le notaire et béni par le curé.—Il avait donc fallu se taire, dévorer en silence cet amour dont Marceline elle-même n'avait jamais entendu un mot, que d'ailleurs, elle, petite fille, n'aurait pas compris. Le comprendrait-elle aujourd'hui qu'il allait la revoir, non plus enfant, mais jeune fille, mais belle de ses dix-sept ans et de cette pudeur craintive de jeune femme dont le cœur commence à battre vite, et qui sent se révéler en elle une puissance inconnue d'amour et de fascination.

Telles étaient les pensées du jeune homme pendant qu'il franchissait la distance qui le séparait encore du toit où il avait passé son enfance. Il entre enfin dans le village, il aperçoit la maison de la vieille Suzane, il court...

—Ma mère !...

—C'est toi, Ernest ! mon fils.... Et la vieille paysanne pleurait en l'embrassant. Ah ! mon Dieu ! enfant, comme tu es pâle ! est-ce que tu serais malade ?.... Et elle l'accablait de questions, et elle l'embrassait encore sans attendre sa réponse.

En ce moment un grand garçon fort et bien découplé entra : sa figure n'offrait rien qu'une joyeuse insignifiance ; c'était Paul, le frère d'Ernest. Les deux jeunes gens se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre, et ce baiser fut cordial et vraiment fraternel.

II.

Bientôt il fallut aller chez le vieux curé, et en rentrant Ernest apprit que Marceline et son père viendraient dîner avec la famille.

Pauvre Ernest ! comme son cœur battait en

attendant cette heure. Il se comparait à son frère, il était fier de ses connaissances, de son talent ; fier même de ses manières et de sa tournure. Quel est l'homme qui, ayant conscience de sa supériorité, n'en jouit pas avec bonheur aux yeux de la femme qu'il aime ?

Enfin, ce dîner si lent arriva. Marceline parut avec son père. C'était bien elle ; toujours ses longs cheveux noirs lissés sur son front si pur, toujours ses yeux bleus si limpides et pourtant si passionnés..... Le cœur du jeune homme battait à soulever sa poitrine ; ses yeux rencontrèrent ceux de son frère ; il tressaillit en voyant le regard de Paul fixe et arrêté sur lui.. Marceline vint embrasser Suzanne, et s'arrêta timidement devant Ernest.

—Eh bien ! dit Suzanne, tu n'embrasses pas Ernest, lui que tu appelais autrefois ton ami ?...

Paul fronça sourcil : la jeune fille en rougissant jeta sur lui un regard indécis, puis elle présenta sa joue à Ernest, et alla d'un air presque suppliant s'asseoir à côté de Paul, en disant :

—Vous vous êtes bien porté M. Ernest ?

Le jeune homme ne put rien répondre ; il avait tout compris. Il lança à son frère un regard que celui-ci soutint froidement : c'était déjà de la haine.

Le dîner fut long et embarrassant pour les jeunes gens. On fit parler Ernest, qui fut stupide ; il s'en aperçut, et ne répondit plus que par oui et non. Heureusement le père de Marceline causa de ce qu'il y avait de nouveau dans le pays, et du tirage pour la conscription.

—Eh bien ! dit-il en frappant sur le bras de Paul, tu vas tirer, mon garçon ; faut espérer que tu ne partiras pas....

Ces mots produisirent un effet singulier sur Ernest ; il leva les yeux, et trouva encore attaché sur lui le regard de Paul, toujours froid et immobile. Marceline regardait avec intérêt le jeune paysan.

—Ils s'aiment bien ! pensa Ernest : et il se leva brusquement de table.